

LA POUDRE POUR CROIRE QU'ON EST QUELQU'UN



Dr. Sarcasme

La Poudre Pour Croire Qu'on Est Quelqu'un

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Alchimie du Néant : Transformer un SMIC en complexe de déité	4
Chapitre 2 : Le Syndrome de Steve Jobs (Sans le Garage) : Vos idées de génie à 3h du matin	9
Chapitre 3 : La Gastronomie de la Paille : Le régime le plus cher du monde	14
Chapitre 4 : Le Monologue de l'Infini : L'art de ne jamais écouter la réponse	18
Chapitre 5 : Le Pèlerinage des Toilettes : La vie sociale en cabine fermée	22
Chapitre 6 : La Mâchoire en Randonnée : Quand votre visage fait du CrossFit tout seul	26
Chapitre 7 : L'Ami Dealer : Le seul commerçant qu'on attend deux heures sous la pluie	31
Chapitre 8 : La Paranoïa Créative : Pourquoi le voisin de 80 ans travaille forcément pour le RAID	35
Chapitre 9 : L'Hyper-Productivité Imaginaire : Faire 1000 listes sans jamais trouver de stylo	40
Chapitre 10 : La Carte Bleue en Lambeaux : La physique quantique du compte en banque	45
Chapitre 11 : Le Dimanche de l'Apocalypse : Le réveil du raton laveur dépressif	50
Chapitre 12 : Le Regard dans le Miroir à 7h : Rencontre avec un spectre sans dignité	54

Chapitre 1

L'Alchimie du Néant : Transformer un SMIC en complexe de déité

Regardez-le. Observez bien ce spécimen. Il s'appelle Kevin, il a vingt-trois ans, et son CV est un champ de ruines pavé d'intentions floues et de stages non rémunérés chez des « incubateurs de talents ». Kevin gagne exactement 1 398 euros net par mois, ce qui, à Paris, lui permet tout juste de louer un placard à balais avec vue sur le désespoir et de s'offrir des pâtes au beurre trois fois par semaine. Mais là, tout de suite, Kevin n'est plus Kevin. Kevin est une entité multidimensionnelle. Kevin est le point de convergence entre Elon Musk, Napoléon Bonaparte et un loup de Wall Street sous stéroïdes.

Tout a commencé il y a trois minutes, dans le cabinet de toilette numéro 3 d'un espace de co-working qui sent l'eucalyptus et l'échec refoulé.

L'alchimie, voyez-vous, n'est pas cette vieille discipline poussiéreuse consistant à transformer le plomb en or. Ça, c'est pour les retraités du Moyen Âge qui n'avaient pas de compte LinkedIn. L'alchimie moderne, la vraie, la brutale, celle qui fait battre le cœur de la Start-up Nation, c'est l'art de transformer un quart de gramme de chlorhydrate de quelque chose en une certitude absolue de supériorité civilisationnelle. C'est la transmutation d'un compte en banque à découvert en un complexe de déité portatif.

Kevin sort des toilettes. Il ne marche pas, il lévite sur un tapis de pure confiance en soi. Ses pupilles sont des trous noirs prêts à absorber tout le capitalisme mondial.

Mesdames et Messieurs, bienvenue dans les vingt minutes les plus chères de la vie de

Kevin. Vingt minutes où le SMIC devient une donnée abstraite, une erreur d'arrondi dans l'immensité de son génie futur.

Il retourne à son bureau. Il ne s'assoit pas, il prend possession de l'espace. Il regarde son écran — un tableur Excel rempli de noms de prospects qui ne rappelleront jamais — avec le mépris d'un dieu contemplant une fourmilière particulièrement stupide. Pour Kevin, chaque cellule de ce tableau est désormais une opportunité de « disruption systémique ». Il tape sur son clavier avec une frénésie qui suggère soit qu'il est en train de réécrire le code source de l'univers, soit qu'il essaie de battre un record du monde de dactylographie convulsive.

« On n'est pas sur la bonne target, lance-t-il soudainement à sa collègue Léa, qui essaie juste de finir son yaourt à 0%. »

Léa lève les yeux. Kevin a une goutte de sueur qui perle sur sa tempe et son nez fait un bruit de sifflet mal graissé.

« Pardon ? » demande-t-elle.

« Le ROI est obsolète, Léa. On doit pivoter sur de l'émotionnel scalable. On ne vend pas du software, on vend de la résonance métaphysique. Je vois le funnel, Léa. Je le vois en 4D. »

Léa ne répond pas. Elle sait. Tout le monde sait. Mais Kevin est dans la stratosphère. Dans son cerveau, les neurotransmetteurs font une rave-party illégale organisée par les forces du marché. Il se sent capable de racheter Google avec ses tickets-restaurant. Il a une idée de génie toutes les quatre secondes. Des idées comme : « Et si on remplaçait les menus des restaurants par des hologrammes de la nourriture qui te parlent avec la voix de ta mère ? » ou « Une application qui loue des chiens aux gens tristes mais seulement pour la durée d'un feu rouge. »

C'est ça, l'Alchimie du Néant. C'est ce moment précis où le vide intersidéral de ta condition sociale rencontre une substance qui te murmure à l'oreille que tu es l'Élu. La poudre ne te donne pas de talent, elle te donne l'illusion que le monde est trop petit pour ton absence de talent.

À la dixième minute, Kevin atteint l'apex. Il décide d'envoyer un mail au CEO de la boîte. Un mail sans ponctuation, titré « VISION 2030 : L'AGNOSTICISME DU MARCHÉ ». À l'intérieur, il y a des mots comme « synergie », « transversalité », « blockchain holistique » et « hyper-croissance organique ». Kevin est convaincu que le patron va l'appeler dans les deux minutes pour lui céder ses parts et sa villa à Biarritz. Il se lève, va à la machine à café, et regarde le stagiaire de deuxième année avec une pitié insupportable.

« Tu vois petit, dit-il en se frottant les gencives avec une nervosité de rongeur sous amphétamines, le problème de cette boîte, c'est qu'on pense local. Moi, je pense "espèce". On doit hacker l'anthropocène. »

Le stagiaire, qui voulait juste un déca, hoche la tête, terrifié par l'intensité du regard de Kevin, qui semble capable de percer l'acier ou, au moins, de faire fondre du plastique.

Vingt minutes. C'est le temps qu'il faut pour que l'empire s'effondre.

Minute dix-huit : le doute s'imisce par une petite fissure dans le dôme de cristal. Le cœur de Kevin bat un peu trop vite, comme un batteur de death metal qui aurait abusé du Red Bull. L'idée de l'application pour chiens au feu rouge lui semble soudainement... légèrement moins révolutionnaire.

Minute dix-neuf : Kevin réalise qu'il a envoyé le mail au CEO. La sueur n'est plus celle du conquérant, c'est celle du condamné. Le complexe de déité commence à se fissurer pour laisser apparaître la structure d'origine : un stagiaire marketing en sursis

qui a mangé un sandwich triangle à midi.

Minute vingt : Le crash.

C'est le retour sur Terre, et l'atterrissage se fait sans train d'atterrissage, sur une piste recouverte de verre pilé. L'alchimie s'inverse. L'or redevient du plomb, et le plomb pèse soudainement trois tonnes. Kevin regarde son écran. Le tableur Excel est toujours là. Il est moche. Les noms des prospects sont des insultes à son existence. Le bureau sent le renfermé. La lumière des néons, qui lui paraissait divine il y a un instant, ressemble maintenant à une autopsie de sa propre dignité.

Il sent une immense fatigue, une lassitude existentielle que même mille ans de sommeil ne pourraient pas guérir. Il a envie de pleurer, mais ses canaux lacrymaux sont aussi secs que le désert d'Atacama à cause de la déshydratation.

Il est redevenu Kevin. Un Kevin plus pauvre de quarante euros (la part de la dose), plus détesté par Léa, et probablement sur la liste noire du département IT à cause de son mail sur l'agnosticisme du marché.

Mais le pire, chers spectateurs de ce carnage quotidien, ce n'est pas la descente. Ce n'est pas la paranoïa qui lui fait croire que la plante verte dans le coin l'enregistre pour le compte du fisc. Le pire, c'est qu'au fond de son cerveau dévasté, une petite voix de rat malin est déjà en train de calculer.

Elle calcule comment, avec ses 1 398 euros par mois, il pourra s'acheter une autre dose de divinité éphémère vendredi prochain. Parce que la réalité du SMIC est un désert si vaste qu'on préfère encore être un dieu de pacotille pendant vingt minutes qu'un homme lucide pendant toute une vie.

Kevin se rassoit. Il clique sur « Supprimer » pour le mail envoyé, mais il est trop tard. Le CEO vient d'ouvrir le message.

Rideau. La comédie humaine continue, et elle ne coûte que le prix d'un gramme de sel pour croire qu'on est quelqu'un.

Chapitre 2

Le Syndrome de Steve Jobs (Sans le Garage) : Vos idées de génie à 3h du matin

Le problème de la lumière bleue à trois heures du matin, ce n'est pas qu'elle bousille votre mélatonine. C'est qu'elle sert de projecteur de stade à votre propre génie autoproclamé. À cet instant précis, calé entre une narine qui siffle comme une bouilloire en fin de vie et un cœur qui bat le rappel des troupes pour une guerre qui n'aura pas lieu, vous n'êtes plus Kevin, l'adjoint administratif qui galère à remplir un fichier Excel sans faire d'erreur de syntaxe. Non. Vous êtes le messie de la Silicon Valley, l'architecte du futur, l'homme qui va faire passer Elon Musk pour un vendeur de churros à la foire du Trône.

Bienvenue dans le Syndrome de Steve Jobs (Option Sans le Garage). Parce que pour avoir un garage, il faut d'abord avoir une maison, ou au moins un pavillon en banlieue avec un bail à votre nom. Kevin, lui, a un studio de 14 mètres carrés où l'on peut toucher le frigo et le radiateur sans changer de chaise, et dont l'odeur dominante oscille entre le désodorisant « Brise de Mer » et le désespoir rance. Mais dans son crâne, les parois ont reculé. Il y a désormais la place pour un campus circulaire, des fontaines de kombucha et une armée de développeurs en trottinette.

L'idée de génie arrive toujours de la même façon. Elle ne toque pas à la porte, elle l'enfonce à la bélier. Ce soir, c'est la Révolution du Cure-dent.

Attention, on ne parle pas ici d'un simple bout de bois pour enlever un lambeau de jambon coincé entre deux molaires. Ça, c'est pour les gueux. C'est pour le monde d'avant. Kevin vient d'avoir l'illumination : le « Toothpick 2.0. Disruptive. Ecosystem-driven. Holistic ».

À 3h12, il attrape son carnet de notes — ou plutôt le dos d'une facture d'électricité impayée — et commence à griffonner avec la frénésie d'un possédé. Sous l'effet de la poudre, le cerveau court plus vite que la main. Les verbes ? Une perte de temps. La ponctuation ? Un vestige du patriarcat littéraire. Il écrit des blocs de mots qui, dans son esprit, forment une architecture sacrée, mais qui ressemblent techniquement à la liste de courses d'un schizophrène sous amphétamines.

« Cure-dent. Sensitif. Bois-Data. Cloud-Tooth. Le geste. L'élégance. Fin du tartre. Social. Partage. Bluetooth ? OUI. »

Regardez-le. Admirez cette mâchoire qui semble vouloir mâcher ses propres oreilles. Kevin est persuadé qu'il vient de craquer le code de l'univers. Il visualise déjà la Keynote. Il porte un col roulé noir (qu'il n'a pas, il a juste un sweat à capuche avec une tache de sauce samouraï, mais l'imagination fait le reste). Il marche sur une scène circulaire devant une foule en délire composée de Jeff Bezos, de sa grand-mère et d'un troupeau de licornes financières.

« Mesdames, Messieurs... La bouche. »

C'est le début de son discours. Il le répète à voix haute dans son salon vide, les yeux exorbités, fixant une affiche de *Scarface* qui semble elle-même se demander comment elle a atterri là.

« La bouche. Le dernier bastion non connecté. On a les montres, on a les balances, on a les frigos. Mais qui s'occupe de l'espace inter-dentaire ? Personne. Vide. Néant. Market gap. Immense. Giga-disruption. »

Le problème de la cocaïne, c'est qu'elle vous donne la conviction d'un prix Nobel de physique sans vous fournir les calculs qui vont avec. C'est une drogue de l'adjectif, pas du verbe. Kevin ne *fait* rien, il *est* l'idée. Il est en train de réinventer

l'industrie forestière pour servir sa vision du cure-dent connecté qui analyse votre taux de glucose en temps réel et tweete votre haleine à vos followers. Pourquoi ? Pourquoi pas ? C'est ça, la disruption : répondre à des questions que personne n'a posées avec des solutions dont personne ne veut, pour le prix d'un rein au marché noir.

À 4h05, l'enthousiasme atteint son paroxysme. Kevin décide qu'il doit pitcher son idée. Maintenant. Tout de suite. Parce que le futur n'attend pas, et surtout parce que son système nerveux est en train de court-circuiter. Il attrape son téléphone. Il fait défiler ses contacts. Sa sœur ? Non, elle a dit qu'elle appellerait la police s'il la réveillait encore pour « un plan crypto-vétérinaire ». Son patron ? Déjà fait à 23h, avec le succès que l'on sait.

Il finit par envoyer un message groupé à sept personnes, dont son ancien prof de sport et un livreur Deliveroo qui l'a livré une fois en 2019.

Le message est un chef-d'œuvre de littérature psychotropique :

« MEC. LE CURE DENT. PAS LE BOIS. LE CONCEPT. DATA-TEETH. LE MONDE VA CHANGER. RDV DEMAIN 8H POUR LE BOARD. SOYEZ PRÊTS. L'AGNOSTICISME DU MARCHÉ EST UNE CHANCE. »

Notez l'usage des majuscules. La majuscule, c'est le cri de guerre de celui qui ne sait plus construire une subordonnée. C'est le gyrophare de l'ego qui s'emballe.

Pour Kevin, chaque seconde qui passe est une perte de chiffre d'affaires potentiel. Il commence à calculer ses profits sur un coin de table. S'il vend un cure-dent à chaque Chinois — le grand classique du business plan foireux — et qu'il prend une marge de 0,001 centime... Il s'arrête de calculer parce que les chiffres commencent à danser la macarena sur le papier. Mais peu importe. Il est riche. Dans sa tête, il vient de racheter le PSG et de faire construire une pyramide en or massif sur le rond-point de la porte de Bagnolet.

C'est là que le syndrome devient pathologique. C'est la phase « Steve Jobs sans le garage ». Steve Jobs avait un garage, une vision technique, et surtout un mec nommé Wozniak qui savait vraiment souder des trucs. Kevin, lui, n'a qu'une boîte de cure-dents de chez Lidl et une incapacité chronique à payer son pass Navigo. Mais la poudre gomme la logistique. Elle transforme la contrainte en détail technique. « Je trouverai un ingénieur », se dit-il en sniffant le reliquat de sa dose sur la tranche d'un DVD de *Matrix*. « Le hardware, c'est facile. Ce qui compte, c'est la Vision. »

Ah, la Vision. Ce mot fourre-tout qui permet de justifier l'absence totale de compétences concrètes. La Vision, c'est ce qui vous autorise à hurler sur votre reflet dans le miroir à 5h du matin : « TU ES LE PROCHAIN ! TU ES LE DISRUPTEUR ! » tout en ayant une trace de poudre blanche sur la narine gauche et une seule chaussette.

Puis, vient l'aube.

L'aube est l'ennemie naturelle du Syndrome de Steve Jobs. C'est ce moment cruel où la lumière du jour — la vraie, la grise, celle qui sent le bitume humide et le début de service des éboueurs — vient dénoncer la supercherie.

Kevin regarde ses notes. Le « Data-Teeth Cloud » ressemble maintenant à une série de gribouillis d'un enfant de quatre ans ayant fait une overdose de sucre. La phrase « L'agnosticisme du marché est une chance » ne veut strictement rien dire. C'est du bruit. C'est le son d'un cerveau qui a patiné dans la semoule pendant six heures.

La redescente est brutale. Le CEO du monde devient soudainement un intérimaire avec une migraine carabinée et une paranoïa qui pointe le bout de son nez. Il relit ses messages envoyés. Le livreur Deliveroo a répondu : « Frère il est 4h du mat t kiki ? ». Son prof de sport l'a bloqué.

Le cure-dent révolutionnaire ? Il est là, sur la table, ridicule, un bête morceau de bois mort. Le marché ne sera pas disrupté aujourd'hui. L'industrie dentaire ne tremblera pas devant l'audace de Kevin.

Il se traîne vers son lit, le cœur encore battant un tempo de techno berlinoise, la bouche pâteuse comme s'il avait mangé un sac d'aspirateur. Il s'écroule, non pas comme un grand capitaine d'industrie, mais comme une poupée de chiffon dont on a coupé les fils.

Mais ne vous inquiétez pas pour lui. Vendredi prochain, avec ses derniers 50 euros, il retournera acheter sa dose de divinité. Et vers 3 heures du matin, il inventera sûrement le lacet de chaussure quantique ou la fourchette par abonnement. Parce que la réalité est une prison trop étroite pour ceux qui ont goûté à la liberté d'être un génie pendant la durée d'un gramme.

Le rideau tombe sur le garage imaginaire. Kevin dort. Le monde reste tel qu'il est : cruel, ennuyeux, et désespérément plein de cure-dents en bois tout simples.

Chapitre 3

La Gastronomie de la Paille : Le régime le plus cher du monde

Imaginez un instant que vous entriez chez Guy Savoy ou au Plaza Athénée. Le serveur, ganté de blanc, s'approche de vous avec la déférence due à votre compte épargne moribond. Il ne vous apporte pas une carte des vins, mais une petite pochette en plastique transparent, fermée par un zip défailant, contenant une poudre blanchâtre qui a l'odeur suspecte d'une raffinerie Total en pleine grève de la CGT. Pour ce privilège, vous allez déboursier quatre-vingts euros. Pas pour le menu dégustation, non. Juste pour le droit de ne plus jamais avoir faim de votre vie, ou du moins, pour les douze prochaines heures de votre pitoyable existence de « disrupteur ».

Bienvenue dans la Gastronomie de la Paille, le seul régime au monde où l'on paie le prix d'un homard bleu pour obtenir le droit de mâcher l'intérieur de sa propre joue jusqu'au sang.

Dans le monde merveilleux de la « trace », le concept de nutrition subit une mutation kafkaïenne. Kevin, notre héros de la veille qui pensait révolutionner le cure-dent, est désormais un expert en critique gastronomique nasale. Pour lui, le « terroir », c'est la pureté du kérosène utilisé lors du pressage en Colombie. Un bon cru ne se reconnaît pas à sa robe ou à sa longueur en bouche, mais à la vitesse à laquelle votre cloison nasale se transforme en un tunnel sous la Manche après un éboulement.

C'est une expérience sensorielle totale. On commence par l'odorat : cette effluve délicate de gasoil et de produit de coupe pour vermifuge équin. C'est l'odeur de la réussite, paraît-il. L'odeur de celui qui va « scaler » son business de chaussettes connectées avant l'aube. Puis vient le goût. Ah, le goût ! Oubliez les notes de noisette

ou de fruits rouges. Ici, on est sur une attaque franche de pile alcaline usagée, suivie d'un milieu de bouche évoquant une carcasse de tracteur abandonnée dans un fossé, pour finir sur une persistance de détergent industriel qui vous fait regretter d'avoir des papilles.

Le miracle de cette gastronomie, c'est qu'elle est l'inverse absolu de la gourmandise. C'est la seule discipline où le consommateur dépense la moitié de son SMIC pour s'assurer que l'idée même d'avaler une bouchée de pain lui provoquera le même dégoût que s'il devait lécher le sol d'une rame de métro à 18h.

Regardez Kevin. Il est trois heures du matin. Il a devant lui un verre d'eau tiède qu'il regarde avec l'intensité d'un mystique devant le Saint-Suaire. La simple vue d'un sandwich triangle dans le frigo lui donne des haut-le-cœur. Il a réussi l'exploit financier de transformer 100 euros en une totale incapacité à consommer un yaourt à 15 centimes. C'est le génie du capitalisme appliqué à l'auto-destruction : on achète du vide à prix d'or pour combler un trop-plein d'existence.

Et parlons de la "descente", ce digestif de l'enfer. Dans un restaurant classique, on finit par un petit café et un chocolat. Dans la gastronomie de la paille, le digestif dure huit heures et consiste à essayer de se souvenir de comment on respire sans avoir l'impression d'avaler des lames de rasoir. C'est le moment où le palais, anesthésié quelques heures plus tôt par la magie de la chimie, se réveille en hurlant. Le fond de la gorge devient une zone de guerre où des résidus de poudre coupée au talc et à la levure chimique se livrent à une bataille de tranchées contre votre muqueuse. C'est le fameux « drip », cette coulée de lave chimique qui descend lentement vers votre œsophage, vous rappelant à chaque déglutition que vous avez payé très cher pour avoir le goût d'une vidange de moteur diesel dans la bouche.

Mais le plus fascinant, c'est le rituel social. À table, on partage le pain. Ici, on partage le plateau de verre de la table basse IKEA, rayé par des milliers de tentatives précédentes de devenir quelqu'un. On coupe, on aligne, on peaufine. C'est de la haute

précision. On dirait des chirurgiens, mais avec le regard d'un raton-laveur sous ecstasy. On ne dit pas « Bon appétit », on dit « T'en as encore ? ».

La conversation, c'est l'accompagnement. Un brouhaha de monologues croisés où personne n'écoute, mais où tout le monde est convaincu de prononcer le discours de réception au Prix Nobel de l'Innovation. Kevin explique à une fille qui essaie juste de retrouver son sac à main que « l'intestin grêle est le véritable cloud de l'être humain ». Il est brillant. Il est éloquent. Il a une trace de blanc sur la narine gauche qui ressemble étrangement à la carte de la Bolivie, mais il s'en fout : il est en train de réinventer le concept même de la manducation.

« Tu comprends, l'alimentation, c'est une perte de temps chronophage, Kevin explique en postillonnant un mélange de salive acide et d'enthousiasme toxique. Pourquoi mâcher des fibres quand tu peux injecter l'énergie de dix mille soleils directement dans ton système limbique ? Le gasoil, c'est pas un goût, c'est une promesse de vitesse ! »

C'est le régime ultime pour l'homme moderne. Plus besoin de cuisiner, plus besoin de faire les courses, plus besoin de vaisselle. On gagne un temps fou. Temps que l'on passe généralement à essayer de démonter une télécommande avec un couteau à beurre ou à scroller frénétiquement sur LinkedIn pour voir si notre ex a changé de poste. C'est une optimisation de la vie par le bas. L'anorexie de luxe.

Le restaurateur de ce festin, c'est le "dealer". Ce sommelier d'un nouveau genre ne porte pas de tablier, mais un jogging en peau de pêche et trois téléphones qui vibrent en même temps. Il vous vend "la pure", celle qui arrive "directement du bloc", ce qui, dans son langage, signifie qu'elle a seulement été coupée trois fois : une fois par le cartel, une fois par le grossiste à Rotterdam, et une dernière fois par lui-même avec du paracétamol périmé et un peu de litière pour chat broyée pour donner du volume.

Et vous, vous dégustez. Vous appréciez la "texture". Vous commentez la "finesse de la

mouture". Vous êtes un esthète de la décharge publique.

Pendant ce temps, votre estomac, cet organe désormais obsolète, tente d'envoyer des signaux de détresse. Il réclame une pomme, un morceau de fromage, n'importe quoi qui ne provienne pas d'un laboratoire clandestin dans la jungle ou d'un garage à Sevrans. Mais le cerveau, dopé à la Gastronomie de la Paille, répond avec mépris : « Tais-toi, misérable sac à acide. Nous sommes en train de conquérir le monde. On mangera quand on sera morts, ou lundi, ce qui revient à peu près au même. »

Le lendemain, le réveil est le moment de l'addition. Pas celle qu'on paie avec une carte Gold, mais celle qu'on paie avec ses organes. La bouche est pâteuse, comme si une colonie de cafards y avait passé la nuit à organiser un festival de heavy metal. On essaie d'avaler une pauvre tartine, mais le pain semble avoir la consistance de la laine de verre. Chaque bouchée est une insulte à notre gorge dévastée. On finit par boire un jus d'orange qui nous brûle les sinus comme si on siphonnait de l'acide de batterie.

Et c'est là que réside la plus grande blague de ce régime : on dépense des fortunes pour se dégoûter du monde. On paie pour transformer un bœuf bourguignon en un ennemi mortel. On investit dans le kérosène buccal pour avoir le droit de se regarder dans le miroir à 8h du matin en se demandant si, finalement, le cure-dent en bois de Kevin n'était pas l'idée la plus saine de la soirée.

Mais ne vous inquiétez pas. Kevin récupérera. Il mangera un kebab infâme dans deux jours, retrouvant brièvement le goût des choses simples, avant de se dire que, quand même, ce goût de gasoil avait un certain "standing". Parce que dans un monde où tout est plat, ennuyeux et prévisible, dépenser 80 balles pour avoir l'impression d'être une Formule 1 dont on a oublié de desserrer le frein à main, c'est encore la meilleure façon qu'il a trouvée pour croire qu'il dîne à la table des dieux, alors qu'il n'est qu'au buffet à volonté de sa propre déchéance.

Chapitre 4

Le Monologue de l'Infini : L'art de ne jamais écouter la réponse

Avez-vous déjà remarqué ce moment de bascule ? Ce point de non-retour acoustique où votre cerveau, dopé par une substance qui coûte le prix d'un rein au marché noir, décide que le reste de l'humanité n'est plus composé d'êtres doués de conscience, mais de simples réceptacles à décibels ? C'est une épiphanie. Un sacre. Vous n'êtes plus un homme qui discute ; vous êtes une station de radio pirate émettant depuis le centre de votre propre nombril, et le signal est absolument excellent.

Le Monologue de l'Infini n'est pas une simple habitude de malotru ; c'est une discipline olympique de l'ego. C'est l'art de transformer un dîner entre amis en un procès de Nuremberg où vous seriez à la fois le juge, l'accusé, le bourreau et le vendeur de pop-corn au premier rang. Pour réussir cet exploit, il faut d'abord comprendre un concept fondamental : l'autre n'est pas là pour échanger. L'autre est une plante verte qui a eu l'audace de se doter d'un appareil auditif. Et votre mission, si vous l'acceptez (et vous l'avez déjà acceptée en sniffant cette ligne de détergent de luxe), c'est de saturer l'espace sonore jusqu'à ce que le silence devienne une légende urbaine.

La première technique, celle que j'appelle la « Tactique de l'Oxygène Privatif », consiste à ne jamais, sous aucun prétexte, laisser une respiration marquer la fin d'une phrase. La ponctuation est votre ennemie. Le point final est une trahison. Une virgule ? C'est déjà une porte ouverte à l'invasion barbare. Le vrai professionnel du monologue enchaîne ses idées comme on vide un chargeur de kalachnikov dans un pot de yaourt : sans discernement et avec une énergie frénétique. Si vous sentez que votre interlocuteur – appelons-le « Le Meuble » – s'apprête à ouvrir la bouche pour,

par exemple, demander le sel ou signaler que le rideau est en feu, vous devez immédiatement monter le volume d'un cran en utilisant un connecteur logique totalement absurde.

« Et c'est exactement pour ça que le néo-libéralisme de la Silicon Valley, bien que fondamentalement lié à la structure moléculaire du kombucha, ne pourra jamais égaler mon projet de start-up sur les chaussettes connectées, ce qui me rappelle d'ailleurs mon voyage à Berlin en 2014 où j'ai compris que... »

Voyez-vous l'astuce ? Vous avez lié la macro-économie à votre hygiène de pieds sans laisser un millième de seconde de vide. Le Meuble est alors frappé d'une sorte de sidération cognitive. Il attend une pause qui ne viendra jamais. Il devient un otage de la politesse, figé dans une grimace qui ressemble vaguement à de l'intérêt, alors qu'en réalité, il est en train de calculer mentalement combien de cachets d'aspirine il lui faudra pour survivre à la prochaine heure.

Ensuite, il y a la « Technique du Regard Laser à Travers l'Âme ». C'est crucial. Quand vous parlez à quelqu'un sous l'influence de la Poudre Pour Croire Qu'on Est Quelqu'un, vous ne devez surtout pas regarder la personne dans les yeux. Ce serait trop humain, trop vulnérable. Non, vous devez regarder environ trois centimètres derrière son crâne, comme si vous lisiez un prompteur invisible situé dans le futur. Cela donne l'impression que vous accédez à des vérités cosmiques inaccessibles au commun des mortels. Le Meuble se sent alors tout petit, insignifiant. Il n'est plus qu'un obstacle physique entre vous et votre génie. S'il essaie de placer une anecdote sur son chien qui a failli mourir, ne clignez pas des yeux. Attendez qu'il reprenne sa respiration, ignorez totalement le contenu de son intervention, et reprenez exactement là où vous vous étiez arrêté : *« Bref, comme je le disais, le vrai problème avec les cryptomonnaies, c'est l'absence de poésie. »*

C'est ici que réside la beauté du mépris conversationnel. Vous ne niez pas seulement l'opinion de l'autre ; vous niez son existence même. Dans votre monde, il n'y a qu'un

seul micro, et vous avez avalé les piles.

Mais que faire si Le Meuble tente une rébellion ? S'il essaie de reprendre le contrôle en utilisant des phrases comme « Je pense que... » ou « Pour ma part... » ? C'est là qu'interviennent les techniques avancées du Parasitage Sonore. La plus efficace est le « Hochement de Tête Accéléré ». En hochant la tête très vite pendant qu'il parle, vous lui envoyez le signal suivant : *« Je sais déjà ce que tu vas dire, c'est d'une banalité affligeante, dépêche-toi de finir pour que je puisse reprendre mon exposé sur la raison pour laquelle je suis le seul ici à comprendre vraiment le cinéma de Nolan. »* Si cela ne suffit pas, passez à la « Reformulation Déformante ». Attendez qu'il finisse sa phrase, et dites : *« Ce que tu essaies de dire, au fond, avec tes mots de tous les jours, c'est que... »* Et là, vous repartez pour vingt minutes en lui réexpliquant ses propres pensées, mais en mieux, avec plus de mots en "-isme" et un ton de condescendance qui ferait passer un aristocrate du XVIII^e siècle pour un animateur de centre aéré.

Le but ultime est d'atteindre l'état de grâce : le moment où le groupe entier abandonne. Regardez-les. Ils sont là, assis autour de la table, les yeux vitreux, tripotant leur verre de vin avec une mélancolie de naufragés. Ils ne sont plus une audience, ils sont un décor. Ils sont les figurants de votre superproduction interne. C'est à cet instant précis que vous vous sentez vraiment « Quelqu'un ». La poudre a fait son travail. Elle a effacé les bruits parasites du monde – à savoir les pensées et les sentiments des autres – pour ne laisser que la mélodie pure et cristalline de votre propre voix.

Il y a une forme de solitude héroïque là-dedans. Une solitude de sommet de montagne, où l'air est rare et où seule votre propre respiration compte. Bien sûr, le lendemain, quand la chimie sera retombée et que votre nez ressemblera à un chantier de démolition, vous recevrez peut-être des messages vous demandant pourquoi vous avez passé trois heures à expliquer à la grand-mère de Kevin que le concept de « famille » est une construction sociale destinée à brider la créativité des génies du marketing. Vous vous sentirez peut-être un peu bête.

Mais ne vous en faites pas. Le propre de celui qui possède la Poudre, c'est de posséder aussi l'amnésie sélective. Vous ne vous souviendrez pas du regard d'ennui mortel de vos amis. Vous ne vous souviendrez pas des bâillements dissimulés derrière des serviettes en papier. Non. Vous vous souviendrez seulement que, pendant une soirée entière, vous avez été le centre gravitationnel de l'univers. Vous vous souviendrez de l'éclat de vos paroles, de la fluidité de votre pensée, de cette impression divine que vous étiez en train de réécrire la Bible en direct devant un public conquis.

Car au fond, c'est ça, le secret du Monologue de l'Infini : on ne parle pas pour être écouté. On parle pour ne pas entendre le vide qui hurle à l'intérieur. On parle pour boucher les trous, pour cimenter les fissures de son propre ego avec des couches de verbiage inutile. Le Meuble en face de vous n'est pas une victime ; c'est un témoin nécessaire à votre propre mise en scène. Sans lui, vous ne seriez qu'un fou criant dans la rue. Avec lui, vous êtes un intellectuel incompris dans un salon parisien. La différence tient dans la présence de ce corps qui respire en face de vous, et qui paie le prix de votre ascension sociale éphémère en acceptant de devenir, le temps d'une ligne ou deux, un simple repose-pieds auditif.

Alors, la prochaine fois que vous sentez cette chaleur acide monter dans vos sinus et que vos mâchoires commencent à battre le rappel, n'ayez aucune pitié. Prenez une grande inspiration, fixez le vide derrière l'oreille de votre interlocuteur, et lancez-vous. Le monde n'attendait pas votre avis, mais il va le subir. Et c'est précisément pour cette sensation de pouvoir absolu que vous avez payé quatre-vingts balles le gramme. Après tout, qu'est-ce qu'une amitié brisée face à la satisfaction d'avoir conclu une phrase de quarante-deux minutes sans mourir d'asphyxie ? Rien. Juste le prix du standing.

Chapitre 5

Le Pèlerinage des Toilettes : La vie sociale en cabine fermée

Admettez-le : vous n'êtes pas venu dans cette soirée pour la musique, encore moins pour les amuse-bouches qui ressemblent à des éponges de mer frites, et certainement pas pour l'hôte, ce lointain cousin dont vous avez oublié le nom de famille mais qui, bizarrement, possède un appartement de 120 mètres carrés dans le Marais. Non. Vous êtes venu pour le pèlerinage. Pour la Terre Promise. Pour cet espace de 1,2 mètre carré où l'air est saturé d'un mélange subtil de "J'adore ce que tu fais" et d'eau de Javel bon marché.

Bienvenue dans la cabine fermée. Le seul endroit au monde où la promiscuité avec des inconnus moites devient soudainement plus désirable qu'une place en loge à l'Opéra.

Dans la hiérarchie sociale d'une fête réussie, le salon est le lieu du mensonge poli, la cuisine est le lieu de la débauche honnête, mais les toilettes sont le siège du Gouvernement Mondial de l'Illusion. Si vous voulez vraiment savoir qui mène la danse, ne regardez pas qui tient le verre de champagne le plus cher, regardez qui gère la file d'attente devant la porte en bois contreplaqué. C'est là que se joue le destin de la nation, ou du moins celui de votre prochain quart d'heure d'euphorie chimique.

L'entrée dans la cabine est un acte liturgique. On n'y va jamais seul, ce serait d'une tristesse absolue, le signe d'une addiction solitaire et honteuse. Non, on y va en escouade. "On va se repoudrer ?" est le code universel, le mot de passe maçonnique qui signifie : "Allons nous entasser à trois sur une lunette de WC dont l'hygiène ferait s'évanouir un inspecteur de la santé publique de Bogota, tout ça pour avoir l'impression, pendant sept minutes, que nous sommes les trois personnes les plus

intelligentes de la galaxie."

Regardez-vous. Vous êtes là, debout ou assis en équilibre précaire sur le réservoir de la chasse d'eau. Il y a Kevin, un graphiste freelance qui porte un bonnet alors qu'il fait 32 degrés, et une certaine "Léa" dont vous venez de découvrir l'existence il y a exactement quarante-huit secondes dans la file d'attente. À cet instant précis, Kevin est votre frère d'armes. Léa est votre muse. Vous partagez un espace vital si restreint que vous pouvez sentir la digestion du houmous de votre voisin, mais peu importe : vous n'avez jamais ressenti une telle connexion spirituelle.

C'est le miracle de la poudre : elle transforme n'importe quel inconnu qui transpire du front en un génie visionnaire. Dans cette cabine, Kevin ne vous parle pas de ses problèmes de facturation chez Deliveroo. Non, Kevin est en train de vous exposer un projet de start-up révolutionnaire qui consiste à Uberiser le silence. Et vous, avec vos mâchoires qui commencent à jouer la partition d'un batteur de speed-metal, vous acquiescez avec une ferveur religieuse. "C'est... c'est brillant, Kevin. Je pense que le marché japonais est mûr pour ça."

Il y a une beauté tragique dans l'esthétique des toilettes de fin de soirée. C'est un décor de cinéma expressionniste allemand revu par un stagiaire de chez Valvert. La lumière du plafonnier, d'un blanc chirurgical, ne pardonne rien. Elle souligne chaque pore dilaté, chaque cerne violacé, chaque résidu de poudre qui s'accroche désespérément à vos narines comme un alpiniste au sommet de l'Everest. Mais dans votre tête, vous êtes sous les projecteurs de Cannes. Vous n'avez jamais été aussi beau, aussi éloquent, aussi nécessaire au monde.

Le bruit, parlons-en. De l'autre côté de la porte, le monde extérieur n'est qu'un bourdonnement sourd, une basse étouffée qui rappelle que la plèbe continue de danser sans savoir que la vérité se trouve ici, entre le porte-rouleau vide et le distributeur de savon cassé. La porte de la cabine est votre rempart. C'est la frontière entre le commun des mortels et l'élite des initiés. Les coups secs que les impatients frappent

sur le bois ne sont pas des demandes de libération des lieux, ce sont les applaudissements d'un public qui réclame votre retour, ou plus probablement, les appels désespérés d'autres pèlerins qui veulent eux aussi leur part de divin.

"Deux secondes, on discute !" lancez-vous d'une voix de stentor, alors que vous êtes en train de gratter frénétiquement une carte de fidélité Monoprix sur un écran d'iPhone rayé.

La discussion. Ah, la fameuse sociabilité de cabine. C'est le seul endroit où l'on peut passer de la géopolitique du Caucase à une analyse post-structuraliste de la dernière saison de **Koh-Lanta** en moins de temps qu'il n'en faut pour renifler. On se confie. On livre ses traumatismes d'enfance à des gens dont on ne connaît pas le nom de famille. "Tu sais, mon père ne m'a jamais vraiment dit qu'il était fier de moi", murmure Léa en ajustant son eye-liner qui coule. Et vous, avec l'empathie survoltée d'un saint sous amphétamines, vous lui posez une main sur l'épaule (un peu trop fort, peut-être) en lui assurant que son père est un imbécile et qu'elle a une aura de reine égyptienne.

C'est une amitié de laboratoire. Une bulle de savon sociale qui éclatera dès que le verrou de la porte tournera. Mais sur le moment, c'est plus vrai que n'importe quel mariage de trente ans. Vous vous promettez de vous revoir. Vous échangez des numéros de téléphone que vous enregistrerez sous des noms comme "Léa Toilettes Génie" ou "Kevin Start-up Silence". Vous ne les rappellerez jamais. Ils ne vous rappelleront jamais. Mais vous avez partagé le Saint-Suaire.

Et puis, il y a la sortie.

Sortir de la cabine fermée, c'est comme une naissance. On émerge dans la lumière crue du lavabo commun, on vérifie ses narines dans le miroir avec une paranoïa de fugitif international, on ajuste son col, et on tente de reprendre une contenance. Vous croisez le regard de celui qui attendait depuis dix minutes. Il vous déteste. Il sait

exactement ce que vous faisiez. Vous le savez aussi. Vous lui lancez un petit sourire complice, un peu trop large, un peu trop figé, comme un présentateur de téléachat sous coke (ce qui est, techniquement, un pléonasme).

Vous retournez dans le salon. La musique est trop forte. Les gens sont trop lents. Leur conversation sur l'immobilier à Pantin vous semble d'une platitude insupportable après les sommets philosophiques que vous venez de gravir entre la chasse d'eau et le carrelage décollé. Vous vous sentez comme un astronaute revenant d'une mission sur Mars, obligé de discuter du prix du kilo de tomates avec des civils qui n'ont jamais quitté la gravité terrestre.

C'est là que le piège se referme. À peine avez-vous repris votre place dans le monde réel que vous n'avez plus qu'une obsession : y retourner. Retrouver cette intimité moite, ce conclave de génies de pacotille, cette sensation de toute-puissance confinée. La soirée n'est plus qu'une longue attente entre deux pèlerinages. Le reste — la danse, le cocktail, le rire des autres — n'est que le décor superflu d'une pièce de théâtre qui ne se joue qu'à guichets fermés, derrière un verrou en plastique qui menace de lâcher à tout moment.

Parce qu'au fond, vous avez payé quatre-vingts balles pour découvrir que la meilleure version de vous-même est celle qui s'exprime sur une lunette de WC dégoûtante, entourée de deux étrangers qui transpirent. C'est ça, le standing. C'est ça, être "quelqu'un". C'est avoir l'illusion que le monde vous appartient, alors que vous appartenez simplement au syndicat des narines irritées et des cœurs qui battent trop vite pour un mardi soir.

Allez, reprenez une inspiration. Redressez les épaules. Kevin vient de vous refaire signe. La Terre Promise vous attend à nouveau. Et cette fois, promis, vous allez vraiment résoudre le conflit israélo-palestinien avant que quelqu'un ne vienne hurler qu'il a vraiment besoin de pisser.

Chapitre 6

La Mâchoire en Randonnée : Quand votre visage fait du CrossFit tout seul

Vous sortez de ce sanctuaire de céramique ébréchée avec la démarche d'un empereur romain qui vient de conquérir la Gaule en trois minutes chrono. Vos narines sont en feu, vos pupilles ont dévoré vos iris comme des trous noirs affamés, et votre cœur bat la chamade comme un batteur de speed-metal sous amphétamines. Vous êtes prêt. Le monde vous appartient. Vous êtes brillant, magnétique, indispensable.

Enfin, c'est ce que votre cerveau vous raconte. La réalité, elle, se passe quelques centimètres plus bas, au niveau de votre articulation temporo-mandibulaire.

Parce qu'au moment même où vous franchissez la porte des toilettes pour retourner dans la mêlée sociale, un passager clandestin vient de prendre les commandes de votre visage. Votre mâchoire. Elle ne vous appartient plus. Elle a déposé un préavis de grève pour rejoindre un syndicat de concasseurs de gravats. Elle a entamé sa propre vie, une vie faite de mouvements latéraux saccadés, d'allers-retours frénétiques et de grincements qui pourraient percer du titane.

Bienvenue dans la phase dite du « CrossFit Facial ».

C'est un phénomène fascinant de biologie urbaine. En temps normal, la mâchoire humaine sert à broyer des aliments, à articuler des mots ou à bâiller d'ennui devant un documentaire sur les loutres. Mais là, sous l'effet de la Poudre de Perlimpinpin, elle décide de simuler une machine à laver en mode essorage avec un parpaing à l'intérieur. Vos dents du bas cherchent désespérément à doubler vos dents du haut par la gauche, puis par la droite, dans un ballet tectonique qui ferait passer le séisme de

San Francisco pour une légère vibration de vibreur de smartphone.

Et c'est là que commence la grande tragédie grecque de la soirée : la lutte pour avoir l'air « naturel ».

Vous sentez bien que votre visage est en train de se déconstruire façon puzzle cubiste. Vous sentez que vos molaires sont en train de transformer votre émail en poussière de diamant. Alors, vous essayez de compenser. Vous tentez de reprendre le contrôle. Et c'est généralement là que tout bascule dans l'horreur esthétique.

La première technique, la plus courante, c'est le « Serrage de Boulons ». Vous vous dites : « Si je contracte tout très fort, ça ne bougera plus. » Résultat ? Vous ressemblez à un bulldog en pleine crise de constipation qui essaierait d'expliquer la théorie des cordes à un videur. Vous avez l'air si tendu qu'on pourrait couper du saucisson sur vos joues. Vos lèvres disparaissent, aspirées par le vide sidéral de votre détermination, laissant apparaître une ligne droite et blanche, un horizon de gencives qui crie au secours.

La deuxième technique, c'est la « Gastronomie Fantôme ». Vous commencez à mâcher un chewing-gum imaginaire. Vous vous dites que si vous donnez un but à ce mouvement, les gens croiront que vous dégustez juste un Malabar particulièrement coriace. Sauf que personne ne mâche de chewing-gum avec l'intensité d'un requin blanc attaquant une carcasse de baleine. Vous ne mâchez pas, vous broyez le concept même de la mastication. Vous produisez des bruits de succion et de claquements de dents qui s'entendent par-dessus la techno à 130 BPM. À ce stade, vos interlocuteurs ne s'intéressent plus à votre analyse visionnaire sur le futur de la cryptomonnaie ; ils se demandent simplement à quel moment votre mâchoire inférieure va se décrocher pour aller mordre quelqu'un au hasard dans la foule.

Et parlons-en, de la conversation. C'est là que le CrossFit de la bouche devient un sport de haut niveau. Parler avec une mâchoire en randonnée, c'est comme essayer de

jouer du piano pendant un saut à l'élastique. Chaque mot est un défi. Les consonnes deviennent des obstacles, les voyelles des sifflements suspects. Vous essayez de dire « C'est super intéressant comme concept », mais ce qui sort, c'est un truc du genre : « Csshhh-superrrr-int-rrrr-essss-ant-kkkk-cept ». Vous postillonnez un peu, mais c'est pas grave, parce que vous êtes « quelqu'un », et les gens importants projettent de l'ADN, c'est bien connu.

Le plus beau, c'est ce déni sublime qui vous habite. Dans votre tête, vous êtes James Bond. Dans le miroir de la salle de bain (si vous aviez l'imprudence d'y retourner), vous êtes une gargouille de Notre-Dame qui aurait sniffé du débouche-canalisation. Vos yeux sont écarquillés comme s'ils essayaient de s'échapper de votre crâne pour fuir le carnage qui se déroule en dessous, et votre menton mène une vie autonome, explorant des zones géographiques de votre cou que vous ne connaissiez pas.

Il y a aussi ce moment gênant où vous vous rendez compte que vous vous mordez l'intérieur de la joue. Pas juste un petit pincement, non. Vous êtes en train de vous auto-cannibaliser avec une efficacité redoutable. Vous sentez le goût du sang ? C'est le goût de la réussite, mon pote. C'est le prix à payer pour être au-dessus du lot. Vous êtes tellement investi dans votre personnage de génie nocturne que votre propre corps commence à se consommer lui-même. C'est métaphorique. C'est de l'art.

Et les autres ? Oh, les autres voient tout. Le mec en face de vous, qui n'a pris qu'une bière tiède, vous regarde avec la fascination d'un entomologiste observant un insecte en train de muer. Il voit cette danse frénétique des mandibules. Il voit ce tic nerveux qui fait remonter votre lèvre supérieure comme si vous veniez de sentir une décharge électrique. Mais vous, dans votre bulle de toute-puissance, vous pensez qu'il vous regarde parce qu'il est subjugué par votre charisme. Vous vous dites : « Putain, je l'ai scotché. » Non, Kevin, tu ne l'as pas scotché. Il vérifie juste si tu vas avoir besoin d'un défibrillateur ou d'une muselière dans les dix prochaines minutes.

Le pire, c'est la soif. Cette sécheresse buccale qui transforme votre langue en une

vieille éponge oubliée derrière un radiateur. Vous essayez de boire. Mais boire avec une mâchoire qui a décidé de faire le tour du monde, c'est compliqué. Le verre cogne contre vos dents dans un bruit de carillon sinistre. Vous avalez de travers. Vous manquez de vous étouffer avec un glaçon. Mais vous gardez le sourire. Enfin, ce que vous pensez être un sourire. En réalité, vous montrez vos dents de manière agressive, comme un primate qui tente d'intimider un rival.

Et vient enfin le lendemain. Le réveil de la mâchoire.

Si la soirée était un marathon, le lendemain est l'amputation. Vous vous réveillez avec l'impression d'avoir passé la nuit à mâcher des briques ou à avoir servi de sparing-partner à Mike Tyson. Vos muscles masséters sont tellement contractés qu'on pourrait suspendre des rideaux dessus. Vous ne pouvez pas ouvrir la bouche de plus de deux centimètres. Manger une tartine devient une mission pour les forces spéciales. Boire un café est une torture.

Vous vous regardez dans la glace. Votre visage a l'air d'avoir fondu, puis d'avoir été remodelé par un sculpteur aveugle et pressé. Vous avez des courbatures aux joues. Qui a des courbatures aux joues, franchement ? C'est le seul sport au monde où l'on se muscle en ne faisant absolument rien, si ce n'est détruire sa propre structure osseuse.

Mais au fond, vous êtes fier. Parce que cette douleur, ce blocage articulaire, c'est la preuve que vous y étiez. Que vous avez vécu intensément. Que vous avez été « quelqu'un ». Un quelqu'un qui ne peut plus mâcher de chewing-gum pendant trois jours et qui parle comme un ventriloque débutant, certes, mais un quelqu'un quand même.

La prochaine fois, vous vous direz que vous allez gérer. Que vous allez rester maître de vos muscles. Mais on sait tous comment ça va finir. La poudre parlera, et votre mâchoire partira en randonnée, sans sac à dos, sans boussole, juste avec cette envie irrépressible de broyer l'air jusqu'à l'aube, pour prouver au monde entier que vous êtes

le roi de la soirée, même si vous ressemblez à un casse-noisettes sous ecstasy.

Chapitre 7

L'Ami Dealer : Le seul commerçant qu'on attend deux heures sous la pluie

Posez-vous deux secondes et réfléchissez à la hiérarchie de vos relations sociales. Il y a votre mère (sacrée), votre conjoint (toléré), votre patron (subi), et puis il y a cet individu. Un jeune homme de vingt-deux ans, vêtu d'un ensemble de jogging en nylon qui produit un bruit de frottement capable d'effrayer un troupeau de gnous, et qui se déplace sur un engin motorisé dont le bruit d'échappement suggère qu'une tondeuse à gazon est en train d'agoniser dans un mixeur.

Cet homme, c'est votre « pote ». Enfin, c'est ce que vous dites à vos amis quand vous disparaissiez de la soirée avec l'air mystérieux d'un agent de la DGSE en mission d'infiltration : « Je vais voir un pote, il arrive. »

Mensonge. Ce n'est pas votre pote. Si vous tombiez dans un ravin, il ne s'arrêterait pas pour vous tendre la main, il se demanderait simplement si votre portefeuille est tombé avec vous. Mais dans la grammaire de la poudre, le dealer est la seule personne au monde à qui l'on accorde un statut de divinité grecque tout en se faisant traiter comme un paillason mouillé. C'est le syndrome de Stockholm à l'échelle d'un quartier résidentiel.

Imaginez la scène. Il pleut. Pas une petite pluie fine et romantique de film d'auteur, non. Une pluie acide, transversale, le genre de déluge qui vous transforme un jean slim en instrument de torture médiévale en moins de quatre minutes. Vous êtes au coin de la rue, sous un abribus qui sent l'urine et le désespoir, et vous attendez. Vous regardez votre montre toutes les trente secondes. Ça fait déjà quarante-cinq minutes.

Si Amazon avait dix minutes de retard sur la livraison de votre nouvelle brosse à dents électrique, vous seriez déjà en train de rédiger un avis incendiaire sur Google Maps en invoquant les droits de l'homme et la fin de la civilisation occidentale. Mais là ? Là, vous êtes d'une patience de moine bouddhiste sous Valium.

Vous recevez un SMS. Un chef-d'œuvre de concision littéraire : « J'ariv ». Pas de majuscule, pas de ponctuation, une faute d'orthographe sur quatre lettres. Une performance. Dans le monde normal, vous mépriseriez cet individu. Vous êtes cadre sup, vous avez fait cinq ans d'études, vous savez utiliser le mot « paradigme » dans une phrase sans bégayer. Mais face à ce « J'ariv », votre cœur bondit. Vous ressentez une gratitude infinie. Merci, ô grand pourvoyeur de rêves blancs, de m'accorder ces cinq secondes de ton temps précieux entre deux livraisons et une partie de FIFA.

Le problème, c'est que dans le dictionnaire franco-dealer, « J'arrive » ne signifie pas « Je suis au bout de la rue ». Ça signifie : « Je viens de sortir de la douche, je cherche mes clés, je vais probablement m'arrêter pour acheter un grec, et si je ne croise pas une patrouille de police ou une fille mignonne, je serai là dans une heure. Peut-être. »

Et vous, vous restez là. Sous la flotte. Vous commencez à avoir des hallucinations auditives. Chaque bruit de moteur devient le moteur. Chaque phare au loin est l'étoile du berger qui annonce la venue du Messie en T-Max. Vous développez une paranoïa sélective : chaque passant est un flic en civil. Ce vieux qui promène son caniche ? Un agent de la brigade des stupéfiants infiltré. Cette poussette ? Un camouflage pour un radar de pointe.

Puis, enfin, il surgit. Le vrombissement caractéristique. Le scooter monte sur le trottoir avec la subtilité d'un Panzer dans une crèche. Le Messie est là. Il ne s'excuse pas. S'excuser, c'est pour les faibles, pour les gens qui ont un service client. Lui, il vous regarde avec un mépris si pur, si cristallin, qu'il en devient presque admirable. Il vous traite comme une merde, et vous, que faites-vous ? Vous souriez. Vous faites cette petite tape dans la main, ce « check » complexe que vous avez répété devant

votre miroir pour ne pas avoir l'air du bourgeois que vous êtes.

« Ça va, mon frère ? Bien ou quoi ? » lancez-vous avec une voix qui déraile légèrement, essayant d'adopter un accent « street » qui sonne aussi faux qu'un sac Vuitton acheté à Vintimille.

Lui, il ne répond pas. Il veut juste votre billet de cinquante. Il vous tend un petit sachet plastique, scellé avec la dextérité d'un chirurgien qui aurait abusé de caféine, contenant une substance qui ressemble étrangement à du plâtre de chez Leroy Merlin mélangé à du doliprane broyé.

Vous savez pertinemment que ce qu'il y a là-dedans va vous brûler les narines, vous donner l'impression que votre cœur va s'auto-extraire de votre cage thoracique et vous transformer en moulin à paroles insupportable pendant six heures. Vous savez qu'il vous a arnaqué de 0,2 gramme. Vous savez qu'il se moquera de vous dès qu'il aura tourné la poignée de gaz.

Et pourtant, au moment où il repart en cabrant, manquant de renverser une petite vieille, vous ressentez un soulagement mystique. Vous avez réussi. Vous avez été adoubé par le chevalier du bitume. Vous avez votre ticket pour la Terre Promise de la vanité.

C'est là que le génie du concept opère. Le dealer est le seul commerçant au monde qui gagne en prestige à mesure que son service est médiocre. S'il était ponctuel, poli et qu'il vous donnait une facture avec un tampon « Merci de votre confiance », vous ne l'achèteriez pas. Ce que vous achetez, ce n'est pas seulement de la poudre ; c'est le droit de vous sentir un peu « dangereux » parce que vous avez attendu deux heures sous la pluie pour parler à un mec qui ne vous aime pas.

Vous rentrez chez vous, trempé jusqu'aux os, les chaussures flinguées par la boue, mais vous avez ce petit sachet dans la poche. Vous vous sentez comme un aventurier des temps modernes. Un Indiana Jones de la ligne de coke. Vous avez bravé les

éléments, vous avez survécu à l'attente, vous avez triomphé du silence radio de « Momo l'Équipe ».

Une fois dans votre salon, face au miroir, la mâchoire déjà tendue par l'anticipation, vous allez préparer le terrain. Vous allez oublier l'humiliation. Vous allez oublier que vous avez failli pleurer de froid près d'une poubelle verte. Dans votre tête, le récit va se réécrire : « Ouais, j'ai vu mon contact, le mec est super pro, il est débordé, c'est de la pure, il ne la donne pas à n'importe qui. »

C'est le propre de la poudre : elle ne transforme pas seulement votre physiologie, elle réécrit votre dignité. Vous n'êtes plus l'idiot qui attend sous la pluie ; vous êtes le client VIP d'un réseau clandestin. Vous êtes « quelqu'un ». Un quelqu'un qui a besoin d'un mec en scooter pour se sentir exister, certes, mais un quelqu'un quand même.

Et le pire ? C'est que la semaine prochaine, quand vous aurez fini de soigner vos courbatures aux joues et que votre sinus droit aura enfin cessé de couler comme une fontaine Wallace, vous recommencerez. Vous renverrez ce petit message : « T'es là ? ». Et vous repartirez pour deux heures de douche froide urbaine, avec le sourire du condamné qui remercie son bourreau de bien vouloir affûter la hache.

Parce qu'au fond, l'Ami Dealer est le miroir de votre propre vide. Tant qu'il vous fait attendre, vous avez un but. Tant qu'il vous méprise, vous avez l'impression que ce qu'il vend a de la valeur. C'est le marketing du dédain. Et Dieu sait que vous êtes un client fidèle.

Chapitre 8

La Paranoïa Créative : Pourquoi le voisin de 80 ans travaille forcément pour le RAID

Vous y êtes. Il est quatre heures du matin, votre cœur bat la chamade comme un batteur de speed metal sous caféine, et vous venez de passer les quarante dernières minutes à essayer de lisser un tapis qui, de toute évidence, complote contre vous. Mais ce n'est pas le tapis le problème. Le problème, c'est le silence. Ce silence épais, poisseux, celui qui précède les grandes tragédies grecques ou les interventions du GIGN. C'est là que la magie opère. C'est là que la poudre, après vous avoir promis le trône de l'Olympe, vous installe sur le siège éjectable de la démence pure.

Bienvenue dans la phase de la « Paranoïa Créative ». Ce n'est pas une simple peur, messieurs-dames, c'est une performance artistique. C'est le moment où votre cerveau, dopé à la confiance frelatée et à la tachycardie, décide que vous êtes devenu l'homme le plus important de l'hémisphère Nord. Et si vous êtes si important, il est mathématiquement impossible que la Direction Générale de la Sécurité Intérieure ne soit pas en train de louer l'appartement d'en face pour filmer vos narines en 4K.

Soudain, le bruit. Un gémissement métallique lointain. Le câble qui se tend. Le contrepoids qui glisse. *L'ascenseur.*

En temps normal, quand on n'a pas les sinus tapissés de chlorhydrate de cocaïne à 40 euros le gramme (coupé au laxatif pour nourrissons), l'ascenseur est un objet utilitaire. C'est un placard qui bouge. Mais à 4h12, pour l'homme « qui est devenu quelqu'un », l'ascenseur est un cheval de Troie hydraulique. Chaque étage franchi est une note de musique dans la symphonie de votre arrestation imminente. *Bling.*
Deuxième étage. C'est pour moi. Ils sont là. Ils ont les béliers, les boucliers

balistiques, et probablement un mandat signé directement par le Pape.

Pourquoi viendraient-ils pour vous ? Parce que vous avez acheté trois grammes à un type qui s'appelle « Moussa Turbo » sur Telegram ? Évidemment. Dans votre tête, vous n'êtes plus un cadre moyen en rupture de ban ou un intermittent du spectacle en plein naufrage ; vous êtes le parrain de la French Connection. La paranoïa est l'hommage que le vice rend à votre ego. Si on vous surveille, c'est que vous valez le coup d'être surveillé. C'est le narcissisme de la terreur.

Et c'est là qu'entre en scène l'antagoniste principal de votre thriller intérieur : Monsieur Mauricet, 82 ans, voisin de palier depuis 1994.

Le jour, Monsieur Mauricet est un retraité de la SNCF qui sent la soupe aux poireaux et porte des gilets en laine qui boulochent. Mais la nuit, sous l'influence de la « C », Monsieur Mauricet subit une mutation structurelle. Pourquoi s'est-il levé à 4h30 ? Pour pisser ? Allons donc. Soyez sérieux. On ne se lève pas à 4h30 pour une prostate capricieuse. Monsieur Mauricet est un agent dormant du RAID. C'est une évidence.

Regardez-le bien à travers l'œil-de-bœuf de votre porte d'entrée — cette lentille déformante qui transforme votre couloir en tunnel de film d'horreur. Vous êtes là, un œil collé au métal froid, le souffle court, en train de fixer Mauricet qui sort ses poubelles en pantoufles. Mais votre cerveau « augmenté » décode les signaux. Ces pantoufles ? Des chaussures tactiques à semelles silencieuses. Ce sac poubelle ? Une antenne relais déguisée pour transmettre vos coordonnées GPS au satellite de surveillance. Et ce mouvement qu'il vient de faire avec sa canne ? Il vient de donner le signal du « Go » à l'équipe d'extraction qui attend dans les conduits d'aération.

Vous vous éloignez de la porte à reculons, les genoux fléchis comme un ninja de chez Lidl. Vous éteignez la dernière lumière. Mauvaise idée. Maintenant, vous êtes dans le noir avec vos pensées, et vos pensées sont en train de rédiger un rapport d'interrogatoire. Vous entendez un craquement dans le parquet ? C'est un micro laser.

Un pigeon se pose sur le rebord de la fenêtre ? C'est un drone de reconnaissance de la CIA. Votre propre frigo se met à vrombir ? Il communique en morse avec la brigade des stupéfiants.

Le génie de la paranoïa créative, c'est qu'elle ne souffre d'aucune faille logique. Si rien ne se passe, c'est que le piège est encore plus sophistiqué que prévu. S'ils ne défoncent pas la porte tout de suite, c'est pour vous briser psychologiquement. Ils attendent que vous craquiez. Ils savent que vous savez qu'ils savent. C'est une partie d'échecs multidimensionnelle entre vous et un retraité qui veut juste jeter ses restes de blanquette de veau.

Vous finissez par ramper jusqu'à la fenêtre, écartant les rideaux de deux millimètres, juste assez pour qu'un seul de vos yeux puisse scanner la rue. Une voiture grise est garée en bas. Une Peugeot 308. La voiture la plus banale de France. *Exactement ce qu'ils choisiraient pour se fondre dans la masse.* Il y a un type à l'intérieur qui regarde son téléphone. Un agent ? Non, un sniper. Un sniper qui utilise l'éclat de son écran pour calibrer sa lunette thermique sur votre glande pinéale.

À ce stade, votre dignité a quitté l'immeuble par l'escalier de service depuis longtemps. Vous êtes en caleçon, couvert d'une fine pellicule de sueur froide, le nez bouché mais l'oreille absolue, capable de distinguer le bruit d'une épingle qui tombe chez le voisin du dessous (probablement un expert en explosifs déguisé en prof d'histoire-géo).

Et le plus beau dans tout ça, c'est le paradoxe de la culpabilité. Vous n'avez rien fait de grave. Vous avez sniffé une substance qui a l'odeur du kérosène et le goût de la défaite, dans votre salon, tout seul. Vous n'êtes un danger pour personne, à part pour votre propre compte épargne et la cloison nasale que vous êtes en train d'éroder. Mais la poudre vous donne l'illusion de la Dangerosité. Elle vous confère une aura de hors-la-loi qui justifie ce déploiement imaginaire de forces spéciales.

« Ils m'en veulent », murmurez-vous en vérifiant pour la douzième fois que la porte est bien verrouillée. « Ils savent pour les 0.8 grammes restants sur le miroir de la salle de bain. Le préfet est sûrement au téléphone avec le ministre. On mobilise les hélicoptères pour un mec qui n'arrive plus à déglutir. »

C'est une forme de mégalomanie inversée. Dans le monde normal, vous êtes invisible. Dans le monde de la poudre, vous êtes la cible prioritaire d'une conspiration internationale. C'est épuisant, c'est terrifiant, mais mon Dieu, que c'est valorisant. Être traqué, c'est la preuve ultime qu'on existe.

Puis, l'aube commence à poindre. Ce gris sale qui vient lécher les toits et rendre les lampadaires inutiles. Les oiseaux commencent à chanter. *Les oiseaux.* Ces petits espions déplumés à la solde de la préfecture. Le bruit de l'ascenseur reprend. C'est la voisine du quatrième qui part bosser à l'hôpital. Ou alors c'est une infirmière chargée de vous injecter un sérum de vérité pendant votre sommeil.

Vous finissez par vous écrouler sur votre canapé, le corps en morceaux, la mâchoire encore crispée dans un rictus de combat, convaincu d'avoir survécu à une tentative d'assassinat étatique. Vous regardez Monsieur Mauricet par la fenêtre, qui revient maintenant avec sa baguette sous le bras. Vous avez un petit sourire méprisant. « Pas cette fois, Mauricet. Pas cette fois. Je suis trop malin pour vous. »

Vous êtes un génie tactique. Un survivant. Un homme traqué par les plus hautes instances du pouvoir.

Et puis, vous voyez votre reflet dans la vitre. Un type aux traits tirés, les yeux injectés de sang, un reste de poudre blanche sur le rebord de la narine gauche, portant un vieux t-shirt taché de pizza. Vous n'êtes pas James Bond. Vous n'êtes même pas un méchant de seconde zone dans un épisode raté de *Navarro*. Vous êtes juste un client fidèle du marketing du mépris, un naufragé du samedi soir qui a pris des vessies pour des lanternes et un octogénaire en pantoufles pour un commando d'élite.

Mais ne vous inquiétez pas. Samedi prochain, quand vous renverrez ce « T'es là ? » à votre dealer, vous oublierez cette humiliation. Parce que la semaine prochaine, vous ne vous contenterez pas de surveiller l'ascenseur. La semaine prochaine, vous comprendrez enfin que le livreur Deliveroo qui passe dans la rue est en réalité le chef de la CIA en mission d'infiltration. Et vous serez prêt. Oh oui, vous serez prêt. À quatre pattes derrière votre canapé, mais prêt quand même.

Chapitre 9

L'Hyper-Productivité Imaginaire : Faire 1000 listes sans jamais trouver de stylo

Il est trois heures du matin, et vous venez de vivre une épiphanie. Pas une petite illumination de bas étage, du genre à trouver enfin où est passée la seconde chaussette de la paire. Non. Vous venez de percer le code source de l'univers. Vous êtes là, assis bien droit sur votre chaise de bureau en simili-cuir qui grince, le dos trempé de cette sueur froide et poisseuse qui caractérise les grands génies et les fiévreux chroniques, et vous avez compris : le monde attendait votre intervention pour passer à l'étape suivante de l'évolution humaine.

Le problème, c'est que pour sauver l'humanité et devenir le prochain titan de la Silicon Valley, il faut d'abord que votre bureau soit « optimisé ». C'est la règle de base du mindset. On ne bâtit pas un empire sur un chaos numérique. Alors, vous saisissez votre souris avec la poigne d'un chirurgien sous amphétamines et vous commencez la grande œuvre : le tri des icônes par ordre chromatique.

C'est une tâche d'une importance vitale. Pourquoi l'icône bleue de Word est-elle à côté du jaune de VLC ? C'est une agression visuelle. C'est une fuite d'énergie cognitive. Vous passez quarante-cinq minutes à déplacer des petits carrés sur un écran de 15 pouces, le visage si près de la dalle que vous pourriez compter les pixels. Vous avez l'impression d'être dans **Minority Report**, de manipuler des flux de données complexes pour prédire l'avenir du marché boursier, alors que vous êtes juste en train de créer un dégradé de couleurs avec des raccourcis de logiciels que vous n'avez pas ouverts depuis 2014.

À ce stade, votre cerveau tourne à 14 000 tours minute. Vous êtes une turbine. Si on

branchait une ampoule sur votre cortex, on pourrait éclairer tout le seizième arrondissement, ou au moins le hall d'entrée de votre immeuble. Vous vous sentez capable de rédiger un business plan de deux cents pages, de coder une application de rencontre pour hamsters et de traduire la Bible en Klingon, tout ça avant l'aube.

Mais il y a un obstacle. Un mur invisible. Pour commencer la conquête du monde, il vous faut **une liste**. Une vraie. La Liste Ultime des Tâches à Accomplir (LUTA). Parce qu'un leader sans liste, c'est juste un type avec des tics faciaux.

Vous ouvrez un tiroir. Vide. Un autre. Un vieux ticket de caisse pour un kebab « sauce samouraï » datant d'octobre dernier. Et là, c'est le drame. Il vous faut un stylo. Pas n'importe quel stylo. Le stylo de la Vision. Le sceptre de votre pouvoir. Vous commencez à fouiller l'appartement avec la frénésie d'un raton-laveur dans une décharge municipale. Vous retournez les coussins du canapé, vous inspectez l'arrière du frigo, vous videz vos poches de vestes hivernales. Vous trouvez des briquets vides, des pièces de 20 centimes collantes, un vieux chewing-gum fossilisé, mais de stylo, point.

Qu'à cela ne tienne ! Un entrepreneur n'abandonne jamais. Si le monde physique vous refuse l'accès à l'écriture, vous allez digitaliser votre génie. Vous ouvrez un document Word. Vous tapez : « ÉTAPE 1 : DOMINATION GLOBALE ». C'est puissant. C'est sobre. Vous restez bloqué devant ces trois mots pendant vingt minutes, fasciné par le clignotement du curseur. Ce petit trait vertical noir qui apparaît et disparaît vous semble soudain être le métronome de la destinée. **Tic, tac, tic, tac.** Vous êtes en train de vivre une expérience transcendante.

« Il me faut une police d'écriture plus... disruptive », murmurez-vous en vous léchant les lèvres sèches. Vous passez l'heure suivante à tester l'intégralité de la bibliothèque de fontes. Comic Sans ? Non, vous n'êtes pas un clown. Helvetica ? Trop conventionnel. Vous finissez par en choisir une totalement illisible, avec des empattements qui ressemblent à des fils de fer barbelés, parce que « ça exprime la

tension du marché ».

Vous avez maintenant un titre en police 48, un bureau trié par couleurs, et le cœur qui bat comme un tambour de techno hardcore. Vous vous sentez d'une productivité terrifiante. Dans votre tête, vous avez déjà passé trois appels à des fonds de capital-risque, racheté Tesla et fait une conférence TED sur la résilience. En réalité, vous avez juste bu quatre verres d'eau tiède et vous avez oublié de cligner des yeux depuis quarante minutes.

C'est là que l'hyper-productivité imaginaire atteint son apogée : la création de sous-listes.

Pour réaliser l'Étape 1, il faut des sous-étapes.

Sous-étape A : Acheter des carnets Moleskine (le papier, c'est noble).

Sous-étape B : Faire un tableau Excel des gens à qui je ne parle plus pour leur montrer mon succès.

Sous-étape C : Trouver un logo.

Le logo. Voilà le vrai travail de titan. Vous ouvrez Paint – parce que dans votre état, Photoshop ressemble à la console de pilotage d'une navette spatiale alien. Vous dessinez un cercle. Puis un triangle par-dessus. C'est moche. C'est même criminel d'un point de vue esthétique. Mais pour vous, c'est le nouveau swoosh de Nike. C'est le symbole de la révolution. Vous passez deux heures à essayer de remplir le triangle de rouge, mais vous n'arrivez pas à fermer les lignes, alors la couleur bave sur tout l'écran. Vous fixez ce désastre numérique avec une admiration sans bornes. « C'est abstrait », décrétez-vous. « C'est le chaos organisé. C'est moi. »

À travers les volets clos, une lueur blafarde commence à filtrer. Le jour se lève. Le monde des gens normaux, ceux qui dorment et qui ont une haleine qui ne sent pas le produit chimique, va se réveiller. Vous, vous êtes toujours sur votre chaise, les yeux écarquillés, entouré de post-it sur lesquels vous avez écrit des phrases cryptiques comme « Synergie = Temps + Effort x Poudre » ou « Ne pas oublier d'acheter du lait

(IMPORTANT) ».

Vous regardez votre œuvre. Votre bureau d'ordinateur est magnifique. Une véritable œuvre d'art contemporain chromatique. Votre document Word contient trois lignes de texte illisible et un gribouillis rouge qui ressemble à une scène de crime réalisée par un enfant de quatre ans. Vous n'avez pas écrit une ligne de code, pas passé un appel, pas avancé d'un millimètre sur un quelconque projet concret. Mais dans votre esprit, vous avez abattu le travail d'un trimestre. Vous êtes épuisé, comme si vous veniez de traverser l'Atlantique à la nage, alors que vous avez à peine brûlé les calories nécessaires pour digérer un tic-tac.

C'est le grand paradoxe de la poudre : elle vous donne les clés d'un moteur de Formule 1, mais vous laisse garé dans un cul-de-sac avec le frein à main serré. Vous accélérez dans le vide. Le moteur hurle, la gomme brûle, la fumée vous pique les yeux, et vous vous dites : « Putain, qu'est-ce que je vais vite ! »

Alors que la lumière du soleil devient franchement gênante, vous décidez qu'il est temps de prendre un repos bien mérité. Après tout, les grands PDG savent déléguer et se ménager. Vous vous écroulez sur votre lit, encore habillé, avec une chaussure gauche toujours lacée et l'autre perdue quelque part entre le frigo et la salle de bain.

Juste avant de sombrer dans un sommeil agité, peuplé de tableaux Excel qui vous poursuivent en criant, vous avez une dernière pensée lucide. Une pensée qui vous traverse comme un éclair : « Demain, c'est promis, je trouve ce stylo. Et là, le monde va voir ce qu'il va voir. »

Vous ne le trouverez jamais, ce stylo. Il est dans votre main droite depuis le début de la nuit, enfoncé si fort entre vos doigts crispés que vous avez une marque rouge sur la paume. Mais ça, vous ne le saurez qu'au réveil, vers 16 heures, quand vous devrez expliquer à votre reflet dévasté pourquoi vous avez passé la nuit à ranger vos icônes au lieu de payer votre loyer.

Bienvenue dans l'hyper-productivité. C'est comme la vraie productivité, mais sans le produit, et avec beaucoup plus de sueur inutile. C'est l'art de courir un marathon mental sur un tapis roulant débranché, tout en étant persuadé qu'on est en train de doubler Usain Bolt. Dormez maintenant, champion. La Silicon Valley attendra bien que vous soyez capable de tenir une fourchette sans trembler.

Chapitre 10

La Carte Bleue en Lambeaux : La physique quantique du compte en banque

Avez-vous déjà remarqué que le cuir d'un portefeuille a une capacité d'absorption supérieure à celle d'une éponge Spontex sous stéroïdes ? C'est fascinant. Vous l'ouvrez le vendredi soir, il est rebondi, fier, gorgé de billets de cinquante qui sentent encore l'encre fraîche et l'arrogance. Vous le rouvrez le samedi à 16 heures — l'heure où les gens normaux finissent leur thé et où vous commencez votre premier infarctus de la journée — et il ressemble à une vieille peau de chamois desséchée qui aurait survécu à une traversée du Sahara dans un mixeur.

Bienvenue dans la physique quantique appliquée au compte en banque. C'est une branche de la science que la Sorbonne refuse d'enseigner, probablement parce qu'elle implique trop de résidus de poudre blanche sur les écrans d'iPhone et pas assez de subventions d'État. Le principe de base est simple : l'argent n'est plus une unité de mesure de la valeur, c'est une particule élémentaire instable. Selon le principe d'incertitude de Heisenberg version « Startup Nation », vous pouvez savoir exactement *où* vous êtes (généralement dans un bar à cocktails qui facture le glaçon au prix d'un rein), ou *combien* il vous reste, mais jamais les deux en même temps. Si vous regardez votre solde, vous disparaîsez socialement. Si vous profitez de la soirée, votre solde s'évapore dans une dimension parallèle peuplée de barmans à bretelles et de chauffeurs Uber qui vous détestent.

L'argent, sous l'influence de la poudre pour croire qu'on est quelqu'un, subit un processus de sublimation. En chimie, la sublimation, c'est quand un corps passe directement de l'état solide à l'état gazeux sans passer par la case liquide. Dans votre vie, c'est quand votre salaire passe directement de la case « Virement reçu » à la case

« Disparition mystérieuse » sans même avoir eu le temps de payer l'électricité.

Regardons la réalité en face, avec vos yeux qui ressemblent à deux billes de loto oubliées dans un cendrier : votre Carte Bleue n'est plus un moyen de paiement. C'est devenu un artefact sacré, une relique que vous brandissez avec la ferveur d'un croisé en Terre Sainte. Le problème, c'est que la puce électronique commence à montrer des signes de fatigue nerveuse. À force d'être insérée dans des terminaux à 4 heures du matin pour payer des tournées de shots de tequila à des gens dont vous ne vous rappellerez même pas la forme du nez, elle a développé une sorte de syndrome de stress post-traumatique. Parfois, elle refuse de fonctionner juste par dignité. Elle essaie de vous dire : « Arrête, Jean-Eudes, on est déjà à -800 euros et tu viens d'essayer de commander un plateau de fruits de mer dans une boîte de nuit qui ne sert que du Red Bull tiède. »

Mais vous, vous ne l'entendez pas. Vous êtes dans la phase « Magnat de l'Immobilier Imaginaire ». Sous poudre, l'épargne est une notion de pauvre. L'épargne, c'est pour les gens qui n'ont pas de vision, pour ceux qui ne comprennent pas que « l'investissement, c'est maintenant ». Et votre investissement prioritaire, c'est de maintenir ce sentiment de toute-puissance qui vous coûte environ 15 euros la minute.

Analysons la structure de vos dépenses nocturnes, ce chef-d'œuvre de l'absurde financier.

D'abord, il y a la « Taxe de l'Impatience ». C'est le pourboire de 20 euros que vous donnez au videur pour ne pas faire la queue, alors que la boîte est vide et que vous êtes habillé comme un sac poubelle de luxe.

Ensuite, il y a le « Coefficient de Générosité Chimique ». C'est ce moment pathétique où vous vous sentez tellement « connecté » à l'humanité que vous décidez d'offrir un verre à tout le comptoir. Dans votre tête, vous êtes Gatsby le Magnifique. Pour le barman, vous êtes juste un distributeur de billets sur pattes avec une narine qui siffle. Enfin, il y a les « Frais de Logistique Absurde ». Le Uber Van pour faire trois pâtés de

maisons parce que « l'ambiance est trop folle ici, on bouge », alors que « ici » c'est juste un trottoir mouillé devant un kebab fermé.

Le lendemain, la physique quantique vous rattrape par la gorge. Vous ouvrez votre application bancaire avec la même appréhension qu'un démineur face à une bombe artisanale fabriquée par un aveugle. Vous vous connectez. Le FaceID galère parce que votre visage a perdu toute structure symétrique. Et là, le chiffre apparaît.

Il est rouge. Un rouge vif, un rouge sang, un rouge « alerte nucléaire à Tchernobyl ».

C'est là que le déni entre en scène. C'est une phase magnifique. Vous commencez à faire des calculs mentaux dignes d'un mathématicien de la NASA sous acide. « Alors, si je vends mon iPad, que je ne mange que des pâtes au sel jusqu'en 2027 et que je demande un remboursement pour ce trajet Uber de 72 euros qui m'a emmené à l'autre bout de la banlieue alors que j'habite au-dessus du bar... je peux techniquement survivre. »

Sauf que vous ne vendrez jamais cet iPad. Vous en avez besoin pour regarder des tutoriels sur « Comment devenir millionnaire en 30 jours grâce au Dropshipping de brosses à dents en bambou », pendant que vous attendez que votre cœur redescende à un rythme compatible avec la vie humaine.

L'argent, dans votre état, n'a plus de valeur faciale. Il a une valeur de *potentiel de prestige*. Vous dépensez de l'argent que vous n'avez pas pour impressionner des gens que vous n'aimez pas avec des produits qui ne servent à rien, tout ça pour nourrir un ego qui, de toute façon, aura encore faim dans deux heures. C'est l'Ouroboros du capitalisme de la défonce : le serpent qui se mord la queue, mais qui doit payer une commission de 3% sur la morsure à sa banque.

Et parlons-en, de la banque. Votre conseiller, appelons-le Kevin (parce qu'il a toujours l'air de vouloir vous vendre une assurance vie comme s'il vendait des tapis au souk), a

commencé à vous appeler par votre prénom. Ce n'est pas un signe d'amitié. C'est le signe que votre dossier est passé de la catégorie « Client standard » à la catégorie « Cas clinique méritant une thèse en psychiatrie financière ».

— « Bonjour, c'est Kevin. Je vous appelle concernant l'anomalie sur votre compte. »

— « Quelle anomalie ? » répondez-vous avec une voix qui ressemble à un sac de gravier qu'on traîne sur du goudron.

— « Vous avez dépensé 450 euros dans une boutique intitulée "Le Paradis du Taxidermiste" hier à 3 heures du matin. »

Silence radio. Vous vous retournez dans votre lit défait et vous voyez, posé sur votre commode, un renard empaillé qui louche et qui semble juger votre existence tout entière. Vous ne vous rappelez pas l'avoir acheté. Vous vous rappelez vaguement avoir expliqué à quelqu'un que « le renard est l'animal totem de la disruption digitale ».

C'est ça, la physique quantique du compte en banque. C'est la transformation de votre épargne-logement en un canidé mort qui pue le camphre.

Le plus drôle, c'est cette certitude absolue que vous aviez au moment de dégainer la carte. Cette sensation de fluidité, de richesse infinie. La poudre vous murmure à l'oreille que le concept de « découvert autorisé » est une limite imposée par les faibles, par ceux qui n'osent pas « scaler » leur vie. Vous n'êtes pas à découvert, vous êtes en « phase de levée de fonds négative ». Vous ne brûlez pas votre argent, vous « perturbez le marché de votre propre solvabilité ».

Mais la physique est une maîtresse cruelle. La gravité finit toujours par l'emporter. Et la gravité, ici, c'est le moment où vous réalisez que votre Carte Bleue n'est pas seulement en lambeaux physiquement — à force de gratter des surfaces planes avec une ferveur de mineur de fond — mais qu'elle est aussi devenue un objet de fiction. C'est un accessoire de théâtre. Elle ne sert plus à acheter du pain, elle sert à vous

donner l'illusion, pendant trois secondes, que vous faites encore partie du monde des vivants.

À la fin de la journée, quand vous avez fini de pleurer devant votre solde et que vous avez réussi à avaler une soupe tiède, une pensée revient vous hanter. Une pensée perfide, scintillante comme un cristal de pureté douteuse : « Si je trouve ce stylo... et si je fais ce deal demain... je pourrai tout rembourser. Et même acheter un deuxième renard. »

C'est là que vous comprenez que vous n'êtes pas ruiné. Ruiné, c'est quand on n'a plus rien. Vous, vous êtes dans un état bien pire : vous êtes convaincu que vous êtes à une ligne de coke de la fortune mondiale. Et c'est précisément cette conviction qui va finir de déchiqueter ce qu'il reste de votre portefeuille, jusqu'à ce que même le cuir refuse de vous accompagner dans votre chute.

Alors, dormez, futur ex-milliardaire. Le renard empaillé vous regarde. Il sait, lui, que demain matin, la seule chose que vous pourrez vous offrir, c'est un verre d'eau du robinet et une profonde détestation de vous-même. Mais hé, au moins, pendant quelques heures hier soir, vous avez été le roi du monde. Un roi sans royaume, sans couronne et avec un découvert à quatre chiffres, certes. Mais quel panache dans le naufrage, n'est-ce pas ?

Chapitre 11

Le Dimanche de l'Apocalypse : Le réveil du raton laveur dépressif

Onze heures trente-quatre. Le soleil traverse les rideaux avec l'agressivité d'un huissier de justice venant saisir vos derniers lambeaux de dignité. Ce n'est pas un réveil, c'est une autopsie pratiquée sur un sujet encore conscient. Vous ouvrez un œil, puis le deuxième, et le constat tombe, froid, implacable, comme le couperet d'une guillotine rouillée : vous êtes en vie. Malheureusement.

La première chose que vous remarquez, outre le fait que votre langue a la texture d'un paillason oublié dans un désert de sel, c'est votre visage. Enfin, ce qu'il en reste. Vous n'avez pas besoin de miroir pour savoir que vous ressemblez à un raton laveur qui aurait passé la nuit à se battre avec un ventilateur industriel pour une croûte de pizza. Vos cernes ne sont plus des poches sous les yeux ; ce sont des abîmes, des fosses communes où reposent vos ambitions de la veille. Bienvenue dans le Dimanche de l'Apocalypse.

Hier soir, vers trois heures du matin, vous étiez le Steve Jobs du vice, le Napoléon de la ligne blanche, un visionnaire capable de restructurer l'économie mondiale entre deux verres de vodka tiède. Vous aviez ce projet de « Uber pour les loutres » ou cette idée révolutionnaire de vendre de l'air comprimé aromatisé à la nostalgie. Vous étiez persuadé d'être un génie incompris. Ce matin, la seule chose que vous ne comprenez pas, c'est comment vous avez pu dépenser soixante-douze euros en courses Uber Eats alors que vous n'avez même pas faim et que le sac de nourriture gît, éventré, sur votre moquette comme un cadavre de baleine échoué.

Et puis, il y a ce nez. Ce nez qui, hier, était une autoroute vers la gloire et qui est

aujourd'hui un tunnel de béton armé. Vous essayez de respirer, juste pour voir. Rien. Le vide. Un vide saturé. Vous avez une narine qui semble avoir été scellée à la résine époxy par un ouvrier du BTP en colère, et l'autre qui siffle un air de flûte de pan mélancolique à chaque tentative d'inspiration. C'est là que le génie s'évapore. On ne peut pas être un titan de l'industrie quand on est obligé de respirer par la bouche comme un mérou en fin de vie.

Vous fixez le plafond. Le plafond vous fixe en retour avec un mépris souverain. C'est le moment de la Grande Révision des Événements. C'est cet instant délicieux où votre mémoire, cette traîtresse, commence à vous envoyer des diapositives de votre performance sociale de la veille.

« Tu te souviens quand tu as expliqué au videur que ton père était l'inventeur du Velcro ? »

Non, pitié.

« Et quand tu as envoyé ce message à ton ex pour lui dire que "l'univers est une fractale de nos échecs" ? »

Arrêtez.

« Et le deal ? Le fameux deal du stylo et du deuxième renard ? »

Ah, le deal. Vous cherchez votre téléphone. Il est là, sur la table de chevet, chargé à 4 %, vibrant d'une hostilité palpable. Vous l'attrapez avec la prudence d'un démineur face à une bombe à fragmentation. Vous déverrouillez l'écran. Erreur. Grave erreur. Votre compte bancaire ressemble à une scène de crime après le passage d'un serial-killer particulièrement méticuleux. Il n'y a plus rien. Même les centimes semblent s'être enfuis pour ne pas être associés à votre gestion désastreuse.

C'est à cet instant précis que la métamorphose s'achève. Vous n'êtes plus le roi de la nuit. Vous êtes le Raton Laveur Dépressif. Vous vous roulez en boule sous votre couette, cette chrysalide de coton qui sent la cigarette froide et le regret, et vous décidez que le monde extérieur est une erreur de programmation. Le raton laveur ne veut pas de l'argent. Le raton laveur ne veut pas du pouvoir. Le raton laveur veut juste

que le sang arrête de cogner contre ses tempes comme s'il essayait de s'échapper de son crâne par la force.

Sérieusement, regardez-vous. Il y a douze heures, vous parliez de racheter des vignobles en Argentine. Là, tout de suite, votre ambition suprême est d'atteindre le verre d'eau posé à 1m20 de votre lit sans vomir votre âme. C'est une déchéance fascinante, presque artistique. Vous êtes passé de Loup de Wall Street à Chihuahua de caniveau en un cycle de sommeil de quatre heures.

Et le pire, c'est le sérieux de la situation. Dans votre état, chaque pensée est un effort herculéen. Vous essayez de philosopher pour vous redonner une contenance : « La douleur est une information », vous dites-vous. Non, mon pote. La douleur, c'est juste ton corps qui essaie de te dire qu'il va démissionner si tu ne lui donnes pas immédiatement de l'ibuprofène et un litre de Badoit.

Vous vous demandez comment vous en êtes arrivé là. C'est le cycle classique de la Poudre Pour Croire Qu'on Est Quelqu'un. La phase 1, c'est l'ascension : vous êtes brillant, drôle, immortel. La phase 2, c'est le plateau : vous êtes intense, vous parlez trop vite, vous avez des idées de business impliquant des cryptomonnaies et des lamas. La phase 3, c'est la chute : le soleil se lève, les oiseaux chantent (ces sales petits monstres sadiques), et vous réalisez que vous n'avez pas de plan, pas d'argent, et plus de narines fonctionnelles.

Vous tentez une sortie hors de la couette. C'est une erreur tactique. Le froid de la chambre vous gifle avec la force d'un ours polaire. Vous vous sentez nu, vulnérable, comme un crustacé sans sa carapace. Vous vous traînez jusqu'à la salle de bain, les pieds collant étrangement sur le parquet (qu'est-ce qui a été renversé ici ? De la liqueur de litchi ? Du désespoir pur ?).

Face au miroir, c'est le choc. Le raton laveur vous regarde. Il a les yeux injectés de sang, la peau couleur papier mâché et une expression de terreur existentielle. Vous

essayez de vous recoiffer, mais vos cheveux ont décidé de former une structure anarchiste indépendante. Vous vous lavez le visage, espérant que l'eau froide rincera vos péchés. Spoiler : l'eau ne rince pas les découverts bancaires, ni le souvenir d'avoir tenté de danser le tango avec un porte-manteau.

Vous retournez au lit. C'est votre seule option. Le dimanche est officiellement annulé. Il n'y aura pas de brunch, pas de promenade au parc, pas de « remise en question constructive ». Il n'y aura que vous, votre nez bouché, et ce sentiment lancinant que vous êtes la personne la plus stupide de l'hémisphère nord.

Vous fermez les yeux et vous vous faites une promesse. La Grande Promesse du Dimanche. Celle que l'on a tous faite, celle qui est plus vieille que la Bible : « Plus jamais. Si je m'en sors, j'arrête tout. Je deviens prof de yoga. Je mange des graines. Je bois de la tisane. »

On sait tous comment ça finit. Mardi, vous vous sentirez mieux. Jeudi, vous commencerez à oublier l'odeur de la défaite. Et vendredi soir, quelqu'un sortira une petite pochette en plastique, et ce petit raton laveur au fond de vous se redressera, les yeux brillants, prêt à croire, une fois de plus, qu'il est sur le point de devenir le maître du monde.

Mais pour l'instant, fermez les rideaux. Le raton laveur a besoin de dormir. Et honnêtement, personne n'a envie de vous voir dans cet état. Surtout pas le renard empaillé, qui, du coin de la pièce, semble juger votre existence avec une intensité renouvelée. Il a raison, le renard. Entre lui et vous, ce matin, c'est lui qui a le plus d'avenir. Lui, au moins, il ne risque pas de devoir expliquer à son banquier pourquoi il a acheté trois domaines internet en ".biz" à quatre heures du matin.

Chapitre 12

Le Regard dans le Miroir à 7h : Rencontre avec un spectre sans dignité

Il est sept heures du matin, et le soleil, ce grand délateur céleste, vient de franchir la ligne d'horizon avec l'agressivité d'un projecteur de la Gestapo pointé sur un suspect particulièrement peu coopératif. Pour le reste de la planète, c'est le début d'une journée pleine de promesses, de cafés latte et de réunions Zoom inutiles. Pour vous, c'est l'heure du procès. Et le tribunal se trouve dans cette pièce carrelée de deux mètres carrés qu'on appelle indûment une salle de bain, mais qui, à cet instant précis, ressemble plutôt à une morgue mal éclairée où l'on aurait oublié de ranger les cadavres.

Avancer vers le miroir à cet instant de la matinée relève d'une forme de masochisme que même les plus grands spécialistes des déviances humaines peinent à classer. C'est un acte de bravoure absurde, comparable à celui d'un homme qui déciderait de vérifier le tranchant d'une guillotine avec son propre index. Vous le savez. Votre corps le sait. Vos genoux, qui émettent un bruit de chips écrasées à chaque pas, vous supplient de faire demi-tour et de retourner vous rouler en boule sous la couette, dans l'obscurité protectrice de vos propres miasmes. Mais la curiosité morbide est plus forte. Vous avez besoin de voir. Vous avez besoin de constater l'ampleur du sinistre.

Et là, c'est le choc. La collision frontale entre le "Moi Fantasmé" de deux heures du matin et la "Réalité Biologique" de sept heures.

Le type qui vous regarde depuis l'autre côté de la vitre n'est pas vous. Ce n'est même pas un lointain cousin. C'est un figurant de **The Walking Dead** qui aurait été recalé au casting pour "excès de réalisme dérangeant". Si la dignité était une monnaie,

l'individu dans le miroir serait en train de mendier des centimes de respectabilité à un distributeur automatique en panne.

Commençons par le teint. On ne parle plus ici de "mauvaise mine". On est dans une palette chromatique qui n'existe normalement que dans les zones d'exclusion nucléaire ou sur la surface de certains fromages oubliés au fond d'un frigo pendant un semestre. C'est un gris-vert iridescent, une nuance que les décorateurs d'intérieur appellent "Dépression Post-Industrielle" ou "Faillite de l'Âme". La peau semble avoir perdu toute adhérence avec le squelette, comme si elle tentait de quitter le navire par le bas, glissant lentement vers le menton dans un dernier élan de désespoir gravitationnel.

Et les yeux. Ah, parlons-en, des fenêtres de l'âme. Actuellement, les fenêtres sont brisées, les volets battent au vent et des squatters ont allumé des feux de poubelles à l'intérieur. Le blanc de l'œil a été remplacé par une cartographie complexe de rivières de sang, un réseau routier si dense qu'on pourrait y naviguer avec un GPS. Vos pupilles, qui étaient hier soir larges comme des soucoupes volantes prêtes à aspirer toute la sagesse du monde, ne sont plus que deux points minuscules, deux trous d'épingle terrifiés par la moindre particule de photon. Vous avez le regard d'un rongeur qui vient de réaliser qu'il a passé la nuit à danser avec un chat.

C'est à ce moment-là que la mémoire revient par petites décharges électriques, comme un vieux modem 56k tentant de se connecter à l'enfer.

Il y a quelques heures à peine, vous étiez quelqu'un. Vous étiez brillant. Vous étiez le pivot central de la conversation. Vous avez expliqué à trois parfaits inconnus, avec une conviction qui confinait au mysticisme, pourquoi le futur de l'économie mondiale reposait sur l'élevage d'alpagas en milieu urbain et la tokenisation des souvenirs d'enfance. Vous étiez éloquent. Vous étiez charismatique. Vous étiez, dans votre tête, une sorte de mélange entre Steve Jobs, Mick Jagger et un prophète sumérien.

Le miroir, lui, n'est pas d'accord. Le miroir vous rappelle que pendant que vous pensiez livrer un discours historique, vous aviez probablement une trace de poudre blanche sur la narine gauche et vous parliez si près du visage des gens qu'ils peuvent encore sentir l'odeur de votre délitement intérieur sur leurs vêtements. Le "Maître du Monde" de 4h du matin a été remplacé par un sac de viande fatigué qui a visiblement passé un contrat d'exclusivité avec la défaite.

Soudain, vous remarquez un détail. Un petit résidu séché au coin de la bouche. Est-ce du dentifrice ? Non, vous n'avez pas touché à une brosse à dents depuis l'ère mésozoïque. C'est le stigmate de votre arrogance. C'est la trace physique de cette "poudre pour croire qu'on est quelqu'un" qui, maintenant que les effets se sont dissipés, vous laisse avec l'identité d'un vieux tapis de bain mouillé.

C'est alors que vous croisez à nouveau le regard du renard empaillé dans le reflet. Il est là, sur l'étagère derrière vous, immobile, éternel. Hier soir, vous lui avez parlé. Vous lui avez confié vos projets de conquête spatiale. Vous l'avez même trouvé "un peu trop critique à votre goût". Ce matin, le renard a gagné par K.O. technique. Ses yeux en verre ont plus de profondeur, plus d'éclat et certainement plus de projets d'avenir que les vôtres. Lui, au moins, il est empaillé professionnellement. Vous, vous êtes empaillé à l'amateurisme, avec des substances douteuses et un mépris souverain pour votre propre métabolisme.

Vous essayez de vous laver le visage. C'est une erreur. L'eau froide sur votre peau produit le même effet qu'un seau d'eau jeté sur un incendie chimique : ça n'éteint rien, ça fait juste remonter les vapeurs toxiques. Vous vous regardez à nouveau, l'eau dégoulinant sur votre nez, et vous tentez un sourire.

Mon Dieu. Ne refaites jamais ça.

Un sourire à sept heures du matin, dans cet état, ce n'est pas un signe de joie. C'est une grimace de film d'horreur japonais. C'est le rictus d'un homme qui a vu la fin des

temps et qui a trouvé que le buffet était décevant. Vos dents semblent avoir jauni de trois teintes en une seule nuit, comme si elles avaient décidé de s'accorder avec le reste du désastre environnemental qu'est votre visage.

Vous repensez aux trois domaines internet en ".biz" que vous avez achetés. *Alpaca-Coin.biz*. *Zen-Master-Yoga-Seeds.biz*. *Ultimate-Success-Strategy.biz*. Vous visualisez votre banquier, Monsieur Lepic, un homme dont la seule fantaisie consiste à porter des chaussettes bleu marine au lieu de noires. Monsieur Lepic va voir passer ces transactions. Il va savoir. Il va voir ces prélèvements effectués à 4h12 du matin depuis un site enregistré aux Bahamas. Et quand vous le verrez pour votre demande de prêt immobilier, il ne verra pas le "quelqu'un" que vous prétendiez être. Il verra ce spectre sans dignité qui tremble actuellement devant son miroir en essayant de se souvenir s'il a mangé ses clés ou s'il les a simplement jetées dans une poubelle pour "se libérer des chaînes matérielles".

La science appelle cela la "phase de descente". C'est un terme bien trop clinique. On devrait appeler ça "L'Exorcisme de l'Ego". C'est le moment où le démon de la grandeur vous quitte, mais au lieu de sortir proprement par la grande porte, il décide de saccager l'appartement, de pisser sur les rideaux et de laisser la lumière allumée en partant.

Vous êtes là, face à l'évidence : vous n'êtes pas un génie incompris. Vous n'êtes pas un entrepreneur visionnaire. Vous êtes juste un mammifère qui a payé très cher pour se sentir temporairement supérieur à sa propre médiocrité, et qui paie maintenant les intérêts usuriers de ce prêt à la vanité.

Le soleil continue de monter. Il devient de plus en plus difficile d'ignorer les détails. Les pores de votre peau ressemblent désormais à des cratères lunaires. Votre chevelure a adopté une structure architecturale que même Frank Gehry renierait par peur de passer pour un fou. Vous avez une mèche qui pointe vers le plafond comme une antenne essayant de capter un signal de secours en provenance d'une dimension

où la honte n'existe pas.

"Plus jamais", murmurez-vous au miroir.

Le miroir ne répond pas, mais le renard empaillé semble ricaner dans un silence assourdissant. Parce qu'il sait. Le miroir sait. Même le carrelage froid sous vos pieds nus sait que vous mentez. Vendredi prochain, le petit raton laveur au fond de vous se réveillera. Il aura oublié cette vision d'horreur. Il aura oublié l'odeur de la défaite. Il aura oublié que son visage ressemblait à une éponge à vaisselle usagée.

Mais pour l'instant, l'urgence est ailleurs. L'urgence est de s'éloigner de cette surface réfléchissante avant que votre propre reflet ne décide de porter plainte pour maltraitance. Vous éteignez la lumière. Le spectre disparaît dans l'ombre.

Il ne reste plus qu'à ramper jusqu'au lit, à fermer les rideaux et à espérer que si vous restez assez longtemps immobile, l'univers finira par oublier que vous avez un jour cru être "quelqu'un". En attendant, le renard garde la chambre. C'est lui le patron maintenant. Et honnêtement, vu l'état du domaine ".biz", il est probablement plus qualifié que vous pour gérer la suite.

FIN

Merci d'avoir lu "La Poudre Pour Croire Qu'on Est Quelqu'un"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)